
OPERA DE MONTPELLIER

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

D'Alfred de Musset

Mise en scène : Jean-Pierre Vincent
Dramaturge : Bernard Chartreux
Décor : Jean-Paul Chambas
Costumes : Patrice Cauchetier
Eclairages : Alain Poisson

Co-production Comédie de Genève, Maison de la Culture du Havre, Théâtre de Sartrouville, avec la participation du Jeune Théâtre National et le concours du Ministère de la Culture .

La pièce de Musset est un chef d'oeuvre à haut risque. Plus qu'une pièce de théâtre, c'est un songe de théâtre. Un objet aussi fragile, aussi délicat à manier que l'amour, cet amour que cherchent Camille et Perdican, et que Rosette trouvera dans la mort. Amour forcément sublime, forcément cruel.

Jean-Pierre Vincent, deux fois couronné aux Molière 86 pour sa mise en scène du Mariage de Figaro, réalise ici un désir de longue date. Comme la pièce de Beaumarchais, celle de Musset témoigne pour lui d'un moment névralgique de l'histoire de notre mentalité.

Une bouffonnerie qui vire au noir dans une vieille France de fantaisie . Tout simplement un de nos grands textes .

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

d'Alfred de Musset

GENERIQUE

mise en scène de Jean-Pierre Vincent

dramaturgie de Bernard Chartreux

décor de Jean-Paul Chambas
assisté de Bernard Michel

costumes de Patrice Cauchetier

éclairage d'Alain Poisson

décor construit par les ateliers de la Maison de la Culture du Havre

Co-production Comédie de Genève, Maison de la Culture du Havre, Théâtre de Sartrouville
avec la participation du Jeune Théâtre National
et le concours du Ministère de la Culture et de la Communication

Producteur délégué Théâtre de Sartrouville

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

d'Alfred de Musset

Voilà quinze ans que j'en rêve...

Chaque fois qu'un spectacle approche de sa réalisation, un autre spectacle vient agiter rêves et rêveries. En tous cas, cela se passe ainsi pour moi. Et depuis longtemps, ce spectacle qui vient chasser l'autre, c'est "On ne badine pas avec l'amour". Rêve longtemps prolongé, jamais réalisé pour diverses raisons. Et puis voilà, je me lance !

Depuis que je monte des pièces, au milieu des autres préoccupations thématiques, politiques, esthétiques, j'ai essayé de comprendre et de faire comprendre un certain nombre de moments névralgiques de la France, de ce qui fait que nous sommes français, ainsi et pas autrement.

Il y a eu, dans le désordre, **Le Misanthrope**, **Le Mariage de Figaro**, **Germinal**, **Vichy-Fictions**, etc... Saisir un moment de la France, saisir sa théâtralité particulière, rire de nous-mêmes ou en pleurer, à travers ces histoires de nos aïeux, si proches de nous parfois.

Ici, c'est, ce sera, la Restauration, et la révolte si contradictoire des Romantiques contre cet envahissement de médiocrité. C'est, ce sera, le fait divers de trois jeunes gens dans un morceau de vieille France de fantaisie. Ce sera -mais comment faire !?- résoudre ce problème impossible d'un théâtre "invisible", spectacle dans un fauteuil, écrit pour être rêvé plus que pour être vu. C'est une bouffonnerie qui tourne au noir au milieu des côteaux modérés et des bouteilles de pinard. Vive la France.

Jean-Pierre Vincent
Avril/Mai 87

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR
d'Alfred de Musset

Cela s'appelait la Restauration, dure époque pour la jeunesse. L'histoire ne revient jamais deux fois sur sa route, mais nous pouvons aujourd'hui ressentir des phénomènes qui ressemblent bigrement à ceux-là.

"La Confession d'un enfant du Siècle" et les grandes pièces de Musset témoignent d'un moment névralgique de la formation de notre mentalité. Romantisme ? Spleen ? Ennui ? Dégoût du monde ? Refuge dans l'amour ? C'est loin...
C'est historique... Mais nous avons nos variantes.

"On ne badine pas avec l'amour" tient une place particulière dans ce concert. C'est un chef d'oeuvre à haut risque.
Musset n'a pas écrit cette pièce directement pour la représentation : c'est un songe de théâtre. Les progrès de la technique théâtrale permettent aujourd'hui de la représenter mais elle reste un objet délicat, à manier avec beaucoup de délicatesse, comme un vase fêlé. On y trouve "une scène de la vie de Province", où la France profonde dialogue avec elle-même et une histoire d'amour, à la vie à la mort, entre deux sur-doués du sentiment.
On y trouve aussi les deux visages indestructibles du théâtre : la bouffonnerie et le tragique.

Jean-Pierre Vincent
Mai 87



Voilà quinze ans que j'en rêve...

Chaque fois qu'un spectacle approche de sa réalisation, un autre spectacle vient agiter rêves et rêveries. En tous cas, cela se passe ainsi pour moi. Et depuis longtemps, ce spectacle qui vient chasser l'autre, c'est "On ne badine pas avec l'amour". Rêve longtemps prolongé, jamais réalisé pour diverses raisons. Et puis voilà, je me lance!

Depuis que je monte des pièces, au milieu des autres préoccupations thématiques, politiques, esthétiques, j'ai essayé de comprendre et de faire comprendre un certain nombre de moments névralgiques de la France, de ce qui fait que nous sommes français, ainsi et pas autrement.

Il y a eu, dans le désordre, *Le Misanthrope*, *Le Mariage de Figaro*, *Germinal*, *Vichy-Fictions*, etc... Saisir un moment de la France, saisir sa théâtralité particulière, rire de nous-mêmes ou en pleurer, à travers ces histoires de nos aïeux, si proches de nous parfois.

Ici, c'est, ce sera, la Restauration, et la révolte si contradictoire des Romantiques contre cet envahissement de médiocrité. C'est, ce sera, le fait divers de trois jeunes gens dans un morceau de vieille France de fantaisie. Ce sera - mais comment faire!? - résoudre ce problème impossible d'un théâtre "invisible", spectacle dans un fauteuil, écrit pour être rêvé plus que pour être vu. C'est une bouffonnerie qui tourne au noir au milieu des côteaux modérés et des bouteilles de pinard. Vive la France.

Jean-Pierre Vincent
Avril/Mai 87

Cela s'appelait la Restauration, dure époque pour la jeunesse. L'histoire ne revient jamais deux fois sur sa route, mais nous pouvons aujourd'hui ressentir des phénomènes qui ressemblent bigrement à ceux-là.

"*La Confession d'un enfant du Siècle*" et les grandes pièces de Musset témoignent d'un moment névralgique de la formation de notre mentalité. Romantisme? Spleen? Ennui? Dégoût du monde? Refuge dans l'amour? C'est loin...

C'est historique... Mais nous avons nos variantes.

"*On ne badine pas avec l'amour*" tient une place particulière dans ce concert. C'est un chef d'œuvre à haut risque.

Musset n'a pas écrit cette pièce directement pour la représentation: c'est un songe de théâtre. Les progrès de la technique théâtrale permettent aujourd'hui de la présenter mais elle reste un objet délicat, à manier avec beaucoup de délicatesse, comme un vase fêlé.

On y trouve "une scène de la vie de Province", où la France profonde dialogue avec elle-même et une histoire d'amour, à la vie à la mort, entre deux surdoués du sentiment.

On y trouve aussi les deux visages indestructibles du théâtre: la bouffonnerie et le tragique.

Jean-Pierre Vincent
Mai 87

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

d'Alfred de Musset

mise en scène de Jean-Pierre Vincent
assisté de Anne Dimitriadis

dramaturgie de Bernard Chartreux

décor de Jean-Paul Chambas
assisté de Bernard Michel

costumes de Patrice Cauchetier

éclairages de Alain Poisson

avec
par ordre d'entrée en scène

Nerses Boyadjian

Michel Kullmann

Guy Touraille

Le Choeur

Guy Naigeon

Maître Blazius

Laurence Montandon

Dame Pluche

Pierrick Mescam

Le Baron

Gilbert ~~Yvon~~ Bahon

Maître Bridaine

Clotilde de Bayser

Camille

Etienne Lefoulon

Perdican

Nathalie Richard

Rosette

décor construit par les ateliers de la Maison de la Culture du Havre

Co-production Comédie de Genève, Maison de la Culture du Havre, Théâtre de Sartrouville,
avec la participation du Jeune Théâtre National, et le concours du Ministère de la Culture
et de la Communication.

Producteur délégué Théâtre de Sartrouville

Jean-Pierre VINCENT

Comédien et metteur en scène

Directeur du Théâtre National de Strasbourg

Né le 26 août 1942

Etudes au Lycée Louis-le-Grand. En 1959, entre au groupe théâtral du Lycée (comédien et régisseur).

- 1963-65 Dirige le groupe théâtral Louis-le-Grand en compagnie de Patrice Chéreau. Met en scène "LA CRUCHE CASSEE" de Heinrich von Kleist et "SCENES POPULAIRES" d'Henri Monnier
- 1965 Sortie du Lycée Louis-le-Grand pour Gennevilliers où Bernard Sobel permet à Chéreau de monter "L'HERITIER DE VILLAGE" de Marivaux et "L'AFFAIRE DE LA RUE DE LOURCINE" d'après Labiche.
Licence de lettres classiques (Paris-Sorbonne)
- 1966-68 Comédien, animateur et collaborateur de Patrice Chéreau au Théâtre de Sartrouville.
"L'HERITIER DE VILLAGE" de Marivaux.
"LES SOLDATS" de Jakob Michael Lenz
"DEUX PIECES CHINOISES DU XIII^e SIECLE" de Kuan-Han Ching
- 1968 Départ de Sartrouville. Stage au Centre franco-italien de dramaturgie. Rencontre avec Jean Jourdheuil et début, avec lui, de la collaboration metteur en scène-dramaturge : "LA NOCE CHEZ LES PETITS BOURGEOIS" de Brecht, au Théâtre de Bourgogne
- 1969-72 Mises en scène itinérantes avec Jourdheuil (voir la fiche "Spectacles réalisés par Jean-Pierre Vincent")
Enseigne à l'Institut d'études théâtrales de Paris-Censier.
Traduit Monde et théâtre dans la poétique de Goldoni de Mario Baratto (Ed. de l'Arche).
Joue dans le film de René Allio, "LES CAMISARDS"
- 1972 Fondation de la Compagnie (Théâtre de l'Espérance) qui tente d'établir un répertoire fondé sur la notion de dramaturgie. (voir la fiche "Spectacles réalisés par J.P.V.")
- 1974 Proposition de nomination à Strasbourg, en juillet. Deux expériences en-dehors du groupe habituel :
"TIMON D'ATHENES" de Shakespeare (collaboration avec Peter Brook)
"EN R'V'NANT D'L'EXPO" de Jean-Claude Grumberg (Jeune Théâtre National/Théâtre National de Strasbourg)

SPECTACLES REALISES PAR JEAN-PIERRE VINCENT
(DRAMATURGIE : JEAN JOURDHEUIL)

- 1968 *La Noce chez les petits bourgeois*, Bertolt Brecht. Décor et costumes : Christine Laurent. Théâtre de Bourgogne.
- 1969 *Tambours et Trompettes*, Bertolt Brecht d'après Farquhar. Décor et costumes : Christine Laurent. Théâtre de la Ville.
- 1970 *Les Acteurs de bonne foi*, d'après Marivaux. Décor et costumes : Christine Laurent. Une seule représentation au Festival de Royan.
- 1970 *Le Marquis de Montefosco*, d'après Goldoni. Décor et costumes : Patrice Cauchetier. Grenier de Toulouse.
- 1971 *La Cagnotte*, d'après Labiche. Décor et costumes : Patrice Cauchetier. Théâtre National de Strasbourg.
- 1971 *Le Camp du Drap d'Or*, Rezvani. Théâtre ouvert au XXVe Festival d'Avignon.
- 1971 *Capitaine Schelle, Capitaine Eggo*, Rezvani. Décor et costumes : Patrice Cauchetier. Théâtre National Populaire.
- 1972 *La Cagnotte*, d'après Labiche. Deuxième version. Théâtre de l'Est Parisien. (Production TNS)

THEATRE DE L'ESPERANCE (1972 - 74)

- 1972 *Dans la Jungle des Villes*, Bertolt Brecht. Régie : Jean-Pierre Vincent, Jean Jourdheuil, André Engel. Scène et costumes : Patrice Cauchetier, Christine Laurent, Gilles Aillaud. XXVIe Festival d'Avignon et Théâtre National Populaire.
- 1973 *La Cagnotte*, version allemande. Régie : Jean - Pierre Vincent, Jean Jourdheuil, Dominique Muller. Décor et costumes : Patrice Cauchetier. Schauspielhaus Bochum.
- 1973 *Woyzeck*, Georg Büchner. Régie : Jean - Pierre Vincent, Jean Jourdheuil, Dominique Muller. Décor et costumes : Lucio Fantì, Patrice Cauchetier. En coproduction avec la Théâtre du Lambrequin.
- 1973 *Don Juan et Faust*, Christian-Dietrich Grabbe. Adaptation : Jean-Claude Grumberg. Régie : André Engel. Décor et costumes : Yannis Kokkos, Nicky Rieti, Tony Margerie. Théâtre Le Palace, Paris.
- 1973 *La Noce chez les petits bourgeois*, deuxième version. Cyrano - Théâtre, Paris.
- 1974 *La Tragédie optimiste*, Vsevolod Vichnesky. Mise en scène/dramaturgie : Jean-Pierre Vincent, Bernard Chartreux, Jean Jourdheuil, Daniel Lindenberg. Décor et costumes : Titina Maselli. Musique : Karel Trow. Chorégraphie : Yolande Marzolff. Théâtre Le Palace. Création à Marseille, au Nouveau Gymnase.
- 1974 *La Noce chez les petits bourgeois*, troisième version. Théâtre de la Ville, Paris.

-
- 1975 Pour le Jeune Théâtre National (en collaboration avec le TNS) :
En r'venant d'L'Expo, de Jean-Claude Grumberg. Mise en scène : Jean-Pierre Vincent. Dramaturgie : Daniel Lindenberg. Décors et costumes : Yannis Kokkos. Musique : Karel Trow. Chorégraphie : Yolande Marzolff.

Jean-Pierre VINCENT (suite)

- 1975 Directeur général du Théâtre National de Strasbourg à partir du 1er janvier :
"LA MERE" de Brecht-Gorki (Ecole du TNS)
"GERMINAL, PROJET SUR UN ROMAN", d'après Zola (création collective du TNS)
- 1976 "DON GIOVANNI" de Mozart (Festival d'Aix-en-Provence)
"LA BONNE VIE" de Michel Deutsch (Ecole du TNS)
- 1977 "LE MISANTHROPE OU L'ATRABILAIRE AMOUREUX" de Molière (TNS)
- 1978 "UNE LIVRE A VUE" et "PALAIS DE LA GUERISON" de Sean O'Casey (TNS)
Nouvelle mise en scène du "MISANTHROPE"
- 1979 "LA MORT D'ANDREA DEL SARTO, PEINTRE FLORENTIN", par Alfred de Musset, dans l'adaptation de Bernard Chartreux, et la mise en scène de D. Muller, (Jean-Pierre Vincent, Comédien).
- 1980 "VICHY-FICTIONS" : "VIOLENCES A VICHY" de Bernard Chartreux, "CONVOI avec RUINES" de Michel Deutsch (mars).
"PEINES D'AMOUR PERDUES" de William Shakespeare, texte français de Jean-Michel Desprats (Ecole du TNS, Festival d'Avignon).
"VICHY-FICTIONS" : "VIOLENCES A VICHY" de Bernard Chartreux et "CONVOIS" de Michel Deutsch (octobre)
- 1981 - "DON GIOVANNI" de Mozart, Festival d'Aix-en-Provence 1981. Co-mise en scène avec Jean Dautremay, décor: Jean-Paul Chambas, Costumes : Patrice Cauchetier.
- "LE PALAIS DE JUSTICE", de Bernard Chartreux, Dominique Muller, Sylvie Muller et Jean-Pierre VINCENT (TNS)
- 1982 - Nouvelle mise en scène de "PEINES D'AMOUR PERDUES" (TNS)
- "LES CORBEAUX" de Becque à la Comédie Française
- 1983 - " DERNIERES NOUVELLES DE LA PESTE" de Bernard Chartreux (Strasbourg et Festival d'Avignon).

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

d'Alfred de Musset

Mise en scène de Jean-Pierre VINCENT

Ce qu'il y a à monter, entre autres choses, dans
"On ne badine pas avec l'amour"

Attendre une arrivée
Avoir chaud
Epater la galerie
Ecouter des nouvelles de Paris
Tirer la cloche
Ne pas tenir en place
Ne pas savoir où aller
PLaisanter une vieille fille
S'énerver après les péquenots
Dire au revoir à la dame
Mettre ses habits du dimanche
Etre excité comme des puces
Faire des salamalecs
Se hâter lentement
Avoir peur de ses propres mains
Organiser sa postérité
Parler latin
Voir ses enfants de retour
Faire un compliment
Refuser un baiser
Tomber amoureux
Faire la tête
S'abstraire devant un tableau
S'abstraire devant un pot de fleurs
Poireauter à la grille du château
Se prendre pour Homère
Ecouter la cloche qui sonne
Se sentir trahi
Se cacher pour espionner
Ne pas se prendre pour de la crotte
S'engueuler avec sa cousine
Dire Adieu
Tomber la veste et respirer l'herbe
Parler à quelqu'un de l'autre côté du ruisseau
Ne pas être reconnu par les vieux amis
Pleurer de nostalgie
Entendre au loin une chanson
Appeler une jeune fille
Voir la jeune fille
S'asseoir au bord de l'eau
Mettre une robe neuve
Dénoncer les collègues
Marcher sur les plates-bandes
Avoir bu
Sentir de la gueule
Ne pas accepter la vérité
Ne savoir que dire ni que faire
Observer à la fenêtre
Avoir un malaise cardiaque

Ce qu'il y a à monter, entre autres choses, dans
"On ne badine pas avec l'amour"

Faire ses bagages
Dire Adieu
Donner tout de même un rendez-vous
Pleurer de dépit
Pleurer de dépit gastronomique
Marcher dans le ruisseau
Embrasser une fille
En pleurer
Sentir qu'on n'a pas dormi
Ecouter les moutons qui partent en pâture
Cafter
Courir rouge de colère dans la luzerne
Mettre ses pieds dans l'eau
Attendre une fille
Ecouter midi sonner
Recevoir un baiser
Répondre à 1000 questions
Raconter une histoire triste
En pleurer
Plaisanter sur les choses sérieuses
Se battre pour la suprématie
Enguirlander un parisien
Faire des serments superlatifs
S'effondrer
Enguirlander une orgueilleuse
Dire Adieu (bis)
Parler de la mort
Parler de l'amour
Essuyer ses pieds et partir
Chasser un ivrogne
Se voir dans une glace et ne pas se reconnaître
Sentir qu'on n'a pas dormi (bis)
Errer comme une âme en peine
Tirer les vers du nez
Violenter une vieille fille
Intercepter le courrier
Ouvrir une lettre volée
Piquer sa crise
Enlever une paysanne
Etre folle de jalousie
Se cacher pour espionner (bis)
Faire une fausse déclaration d'amour
Ne pas croire ses oreilles
Jeter une bague dans l'eau
Ne pas avoir pris une belle cuite depuis longtemps
Avoir un sentiment d'irréalité
S'affoler en tous sens
Donner des contre-ordres
Ne plus savoir quel jour on est
Bâter son âne
Cafter (bis, ter, quater...)
Ne plus savoir à quel saint se vouer
Mettre sa plus belle robe de travers

Ce qu'il y a à monter, entre autres choses, dans
"On ne badine pas avec l'amour"

Mentir haut et fort
Cacher un témoin pour qu'il espionne
Pousser le bouchon trop loin
S'évanouir de douleur (d'amour)
Chercher désespérément à arracher le masque d'un autre
S'engueuler sur un demi-cadavre
Manoeuvrer son oncle
Se mettre au lit pour ne plus rien entendre
Se disputer avec une alliée
Manipuler
Eviter de se faire manipuler
Dépasser les bornes de la folie amoureuse
Prier Dieu pour se faire pardonner
Craquer
Avouer tout son amour
Prendre enfin sa cousine dans ses bras
Embrasser enfin follement son cousin
Hurler d'amour
Entendre un grand cri dans l'ombre
Se repentir trop fort pour être honnête
Apprendre qu'on est un assassin
Dire Adieu pour la nième fois
Pleurer beaucoup
Etre foutus

Jean-Pierre VINCENT
Juillet 1987

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

d'Alfred de Musset

Mise en scène de Jean-Pierre VINCENT

Intentions de mise en scène

Chemins vers "On ne badine pas avec l'amour"

Cette pièce développe bien des charmes et pourtant elle est très délicate à présenter. C'est qu'elle n'a pas été écrite pour être jouée, mais pour être lue, rêvée, ré-imaginée dans le for intérieur de chacun. La mise en scène doit tenir compte de cela d'abord. Musset avec son "Spectacle dans un Fauteuil", et Hugo avec son "Théâtre en Liberté" ont voulu se libérer des contraintes des canons habituels, et aussi de celles de la technologie théâtrale. Les progrès de ladite technologie ont permis plus tard de rattraper leurs rêves. Aujourd'hui, c'est plutôt à une nouvelle poésie scénique -sans performance technique particulière- de renouveler le sentiment de tels textes.

Rêve et Réalité

Mais ce n'est pas aussi simple... D'un côté, Musset se laisse divaguer, invente des personnages atemporels, se moque des cohérences rationnelles, suit son instinct poétique. D'un autre côté, son romantisme -on le voit dès le début de "La Confession d'un Enfant du Siècle"- est explicitement relié à une situation historique : la France de la Restauration avec son cortège de régressions, puis la France de Louis-Philippe avec son cortège de modernisations. Les crises de Musset, ses fantasmes, ses emportements sont une maladie du siècle. Sans vouloir être Balzac, ni Flaubert, c'est bien une scène de la vie de province qu'il nous raconte. La mise en scène doit donc éviter deux écueils : trop de gratuité, ou trop de réalisme. Ou plutôt, elle doit conjuguer fantaisie et sens du concret. Ce serait comme une série de petits morceaux vus à la loupe, ou dans un miroir déformant, ou dans l'oeil d'une mouche.

Insomnie et Ivresse

Cette sensation peut se rapprocher de la clarté absolue de certaines rêveries d'avant-sommeil ou du réveil. Ce sont des chimères plus vraies que vraies.

Musset a une pratique assidue -volontaire ou malade- de l'insomnie. Il a transmis cette manie perverse et délicate à ses adolescents. Quant aux autres personnages, il leur a collé une autre de ses habitudes : l'usage immodéré de la boisson qui, comme chacun sait, a pour effet une illusion de clarté, une sorte d'éblouissement obsessionnel et malheureux.

Les personnages intègrent donc en eux-mêmes cette fièvre où l'écriture de Musset prend sa source. C'est cette unité entre personnages et auteur qui mène l'oeuvre à son étrange condensation, à son intensité de chef d'oeuvre.

Intentions de mise en scène

Crises dans la France au bois dormant

Ici encore une référence à la bible "mussetienne" ("La Confession..."). Il faut y observer l'apparent déséquilibre entre le fameux chapitre II, réquisitoire historique et politique d'une génération, et toute la suite qui nous convie à pénétrer toujours plus avant, dans une vie privée. Cette fuite éperdue dans l'intime, cette façon de mettre l'amour au dessus de tout, trop haut sans doute, est le résultat de cette effroyable déception historique de 1815, et de l'absence pour la jeunesse d'une solution collective/utopique à ce marasme.

Cette crise touche bien sûr Musset et ses jeunes héros qui ont cent fois trop d'intelligence, d'énergie, d'influx nerveux pour ce petit monde qui n'ouvre aucune perspective généreuse.

Mais la vie des frileux gérontes qui les entourent, même si elle donne matière à rire, est aussi faite de soubressauts, d'obsessions, de trous vertigineux. Leur incapacité à accepter, à saisir le présent, le mouvement de la vie les jette dans des sueurs froides, dans une danse de St-Guy d'autant plus énervante que leurs pauvres membres ne parviennent plus à l'exécuter.

C'est un drôle de pays sans adulte, avec seulement des enfants et de vieilles gens. Et l'absurde fantaisie de ces derniers ne doit pas faire oublier que ce qui est principalement un jeu pour eux, c'est l'ordre, ou une idée de l'ordre.

Malgré la mort de Rosette, l'ordre extérieur sera sauf. Mais l'ordre intérieur ? L'équilibre et la santé d'un monde ?...

Le Trio des Orphelins

Soit, donc, trois orphelins : lui n'a plus de mère, et si peu de père. Camille est orpheline. Rosette n'a que sa mère, invisible.

Soit, donc, trois orphelins en quête d'amour, valeur en soi mais aussi valeur de substitution (chimère). Si Perdican semble au début avoir adopté une version assez relativiste, sinon libertine de cette chimère, Camille, mais aussi Rosette, placent la barre follement haut, dans un absolu où le plus bel acte de l'amour serait d'en mourir. Perdican les rejoindra dans cette stratosphère mais trop tard. Et en tous cas, ce n'est pas l'un des deux protagonistes qui mènera le programme à son terme, mais Rosette. Cendrillon détraquée, elle est la grande amoureuse de l'histoire.

On a écrit, on pourrait écrire des pages sur les assauts, revirements, blessures narcissiques, bravades, puérilités conquérantes de Camille et Perdican. On essaiera surtout de ne pas les prendre comme des personnages définis d'avance, de suivre le grain de leur vie seconde après seconde, de penser que l'amour est absolument présent en sous-main dans les moments les plus agressifs ou les plus badins.

Intentions de mise en scène

Pièce didactique à usage personnel

Le 10 Mai 1834, en pleine écriture de "Badine", Musset écrit à George :
"Je suis encore jeune, la première femme (sic Perdican) que j'aurai sera jeune aussi. Je ne pourrais avoir aucune confiance dans une femme faite. De ce que je t'ai trouvée, c'est une raison pour ne plus vouloir chercher. (...) Où trouver une demoiselle qui ne soit ni dépravée, ni bégueule, ni impudente, ni niaise et qui n'ait pas pour unique mobile de ses paroles, de ses bras et de ses jambes le mariage, un et indivisible ?".

En deçà des motivations plus larges suggérées par "La Confession...", cette lettre, dont on trouve l'écho dans le monologue de Perdican au début du III^e acte, dévoile un projet plus personnel de règlement de compte ou de mise au point.

L'amour, ici, ne va pas sans égocentrisme.

On sait comment finit ce scénario calculé pour mal finir, dans la pièce, mais aussi dans la vie de Musset avec son dépérissement célibataire et lamentable. Avis aux amateurs de désamour...

Un conte à dormir debout

Last but not least : les formes !

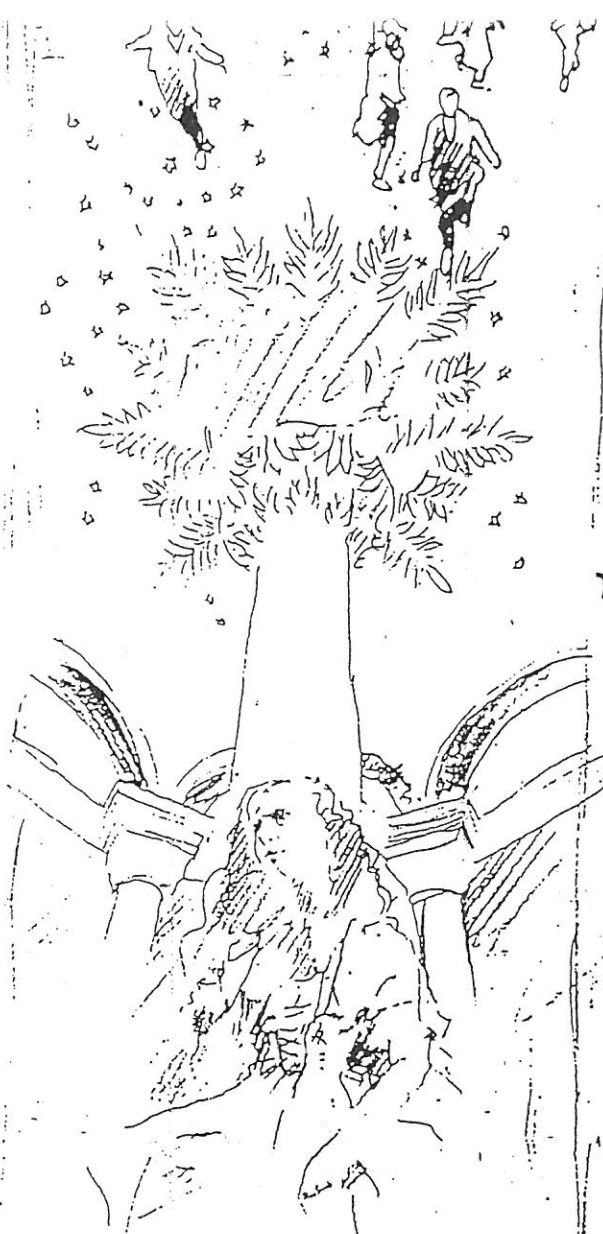
Le genre marginal du Proverbe, l'improvisation de Musset, les emprunts à diverses formes (tragédie et comédie antique, Shakespeare, E.T.A. Hoffmann, genres mineurs du XVIII^e siècle), tout cela permet -exige- une attitude expérimentale quant à la menée du récit.

Il y aura des personnes, des objets et des signes constituant des paysages. Ces paysages auront une cohérence imaginaire et non une cohérence réaliste. Deux ailes d'ange sont peut-être plus significatives que les murs d'un château ou les frondaisons d'un chêne plausible.

Il y aura donc deux ailes d'ange, un petit clocher de France émergeant du sol, des fleurs, la brouette de l'Angélus de Millet, un lit d'enfant, et une cascade dont le filet d'eau alimente un ruisseau et une petite mare aux diables...

Il y aura un brouillage de la temporalité entre temps intérieur et temps objectif, des scènes simultanées, des adresses au public.

Il y aura tout ce qu'on peut.



TÉLÉRAMA N° 1991 - 9 MARS 1988

ON NE BADINE PAS AVEC
L'AMOUR d'Alfred de Musset.
Mise en scène Jean-Pierre
Vincent. Dans la France
profonde du début du 19^e siècle,
un père autoritaire et
conservateur espère marier son
fil à sa nièce. Cas : Octave est
un jeune diplômé ayant déjà
roulé sa bosse ; et Camille, à
peine sortie du couvent, est
remplie de préventions contre les
hommes, l'amour, les noces...
Malgré leur attirance
réciproque, ils ne parviendront
donc pas à se rencontrer et
s'aimer dans un monde trop
vieux, qui les a marqués de
préjugés malgré eux... Le
spectacle de Jean-Pierre Vincent
déborde d'intelligence,
d'humour, d'insolence. Rarement
on avait montré avec quelle
dérision Musset fustige la société
de son temps ; avec quelle
émotion et quel sens du rêve
aussi. La direction d'acteurs est
éblouissante ; signalons
particulièrement Clotilde de
Bayser : une Camille admirable.

FABIENNE PASCAUD —



LE FIGARO

VENDREDI 4 MARS 1988

THÉÂTRE

« On ne badine pas avec l'amour »,
d'Alfred de Musset

Une humeur douce-amère

JEAN-PIERRE VINCENT s'emploie à casser ce qu'il y a parfois d'affecté dans le romantisme de Musset. Cela fera grincer quelques dents. Mais « *On ne badine pas avec l'amour* », ainsi traité, prend une liberté nouvelle, et qui ne tue point la cruauté et la fantaisie. Au contraire, échappant à la mièvrerie, la comédie trouve un autre point d'équilibre entre gaieté et mélancolie. Point de voix mouillées, d'attendrissements chantants, mais une alacrité, une vivacité, une désinvolture souriante que l'amertume marque et teinte.

Hors de tout réalisme, dans un décor très ouvert de Jean-Paul Chambaz où tout se mêle, les comédiens se laissent gagner par le simple bonheur du jeu, bouffon et fantasque ici, capricieux et léger là, donnant à entendre à leur façon l'humeur changeante et narquoise, effrontée et tendre, désenchan-

lée et souriante de Musset. Bref, sa jeunesse inaltérable...

Dans un monde peuplé de vieux ivrognes, de fantoches, de somnambules et d'ombres incertaines, sur cette terre antique où le burlesque règne, Camille, Perdican et Rosette sont cette jeunesse qui joue à qui perd gagne, colin-maillard au bord du gouffre, et où les plus fragiles se brisent. Etienne Lefoulon, Perdican, a cette vulnérabilité téméraire, acteur simple et charmant, qui se tient aux frontières de l'enfance, comme Nathalie Richard, Rosette, blessée à mort, dont la fraîcheur, l'innocence sans artifice sont celles du cœur.

Clotilde de Bayser donne au retournement de Camille, à sa sournoiserie intime et volontaire, un élan très instinctif auquel on serait plus sensible si, dans l'émotion ou la colère, sa voix ne se brisait pas par-

fois désagréablement. Du côté des grotesques, des caricatures amicales, Pierrick Mescam, Gilbert Bahon, Guy Naigeon, Nerses Boyadjian, Michel Kullmann, Guy Touraille, gardent dans la cocasserie, la blague énorme, une sorte de candeur de vieux clown qui leur donne une précarité, presque touchante.

Tout cela nous renvoie à l'adolescence, à un Musset sarcastique et ému; ironique et douloureux, nous prenant à témoin du temps qui passe et de l'implacable férocité de la vie. L'humour est doux-amer, grave et insouciant, avec cette distance, ce retrait d'où naissent la sympathie et l'amusement. A tout prendre, une des meilleures mises en scène qu'on nous ait données d'« *On ne badine pas avec l'amour* ».

Pierre MARCABRU.

● Théâtre de Sartrouville,
20 h 30.

Mardi 15 mars 1988

JEAN-PIERRE VINCENT a le sens de l'amitié. Il a été créé « On ne badine pas avec l'amour » à Sartrouville, où Claude Sévenier l'accueille souvent dans l'ancienne salle mal commode dont il avait l'usufruit. Il a aujourd'hui, par bonheur, un théâtre flambant neuf à sa disposition.

On dirait que ce retour à Sartrouville a réveillé en Vincent le nerf sarcastique, qu'il fit si bien vibrer, par exemple, dans « le Marquis de Montefosco » ou « Tambours et trompettes ». Il est vrai qu'il y va de la France, dans la pièce de Musset, de la France de la Restauration. On s'y restaure donc. Le vin coule à flots et deux curés rivalisent de goinfrerie. La pièce a ceci de particulier qu'un drame s'y joue entre trois jeunes êtres, tandis que des adultes grotesques tiennent le haut du pavé.

La première difficulté de l'œuvre est dans cette disparité de tons. La deuxième est dans la représentation du chœur. Il y a quelques mois, Viviane

Théophilides avait choisi de la traiter sous la forme pastorale chantée, sur une musique de Giovanna Marini. Vincent a opté pour un trio masculin (Nerses Boyadjian, Michel Kullmann, Guy Touraille) malicieux, qui laisse entendre qu'il en sait plus qu'il n'en dit. C'est une idée forte, pour signifier un peuple en ce temps-là réduit au silence.

Une autre embête réside dans la diversité des lieux de l'action indiqués par l'auteur (grille et intérieur du château, village et la fameuse « petite fontaine »). Jean-Paul Chambas est allé au plus simple : trois orangers en caisse, un toit d'église transportable et l'eau courante sur scène.

Camille, flanquée d'une duègne (dame Pluche) semble destinée, au sortir du couvent, au fils du baron, Perdican, qui rentre au pays après avoir achevé ses études à Paris. La jeune fille exige amour et fidélité garantis sur facture. Le jeune homme ne peut rien promettre et, pour piquer la jalousie de sa partenaire, courtise la jeune paysanne Rosette. Camille et Perdican jouent avec le feu. Rosette en meurt, quand ils s'avouent enfin qu'ils s'aiment.

Etienne Lehoullon donne un Perdican bon garçon. Il est clair que Vincent et son dramaturge Bernard Chartreux ont ce personnage à la bonne. Ils sont moins tendres avec Camille (Clotilde de Bayser), à qui ils font porter le chapeau de la dérobade, tenant pour rien les faux-fuyants mystiques de la novice (à tous les sens) exigeant son dû d'amour exclusif. Bref, les torts ne sont pas équitableness partagés. La fin, qui voit le baron (excellent Pierrick Mescam) et la curaille séparer les amants paraît un peu plaquée, surtout que le chœur regarde alors la suite, avec l'air de nous dire : « Qu'avez-vous fait pour empêcher le malheur ? » Que pouvions-nous faire ?

Il reste que nous sommes en présence d'un spectacle robuste et joyeusement viril, dans lequel l'esprit et la raison laïques l'emportent sur le sentiment tragique de la vie propre au romantisme, fût-ce sous les oripeaux de la comédie.

Jean-Pierre Léonardini

